



HAL
open science

Normand Claudine et Sofia Estanislao (eds.), Espaces théoriques du langage. Des parallèles floues, Academia-L'Harmattan, Louvain la Neuve, 2013.

Pierre-Yves Testenoire

► **To cite this version:**

Pierre-Yves Testenoire. Normand Claudine et Sofia Estanislao (eds.), Espaces théoriques du langage. Des parallèles floues, Academia-L'Harmattan, Louvain la Neuve, 2013.. Histoire Epistémologie Langage, 2014, 36/1, p. 222-225. hal-01395905

HAL Id: hal-01395905

<https://hal.science/hal-01395905>

Submitted on 19 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Normand Claudine et Sofia Estanislao (eds.), *Espaces théoriques du langage. Des parallèles floues*, Academia – L'Harmattan, Louvain-la-Neuve, 2013.

Le sous-titre, volontiers énigmatique, de cet ouvrage collectif est emprunté à Emile Benveniste. En 1963, il écrivait en évoquant le développement de « sciences voisines » qui « s'inspirent des méthodes et parfois de la terminologie de la linguistique » : « Tout laisse prévoir que ces recherches parallèles engendreront de nouvelles disciplines, et concourront à une véritable science de la culture qui fondera les théories des activités symboliques de l'homme » (PLG 1, p. 30). Cinquante ans après, et alors que cette « véritable science de la culture » peine à émerger, l'ouvrage se présente comme un lieu d'échange entre ces espaces parallèles, ces sciences connexes qui prennent le langage pour objet. Les onze auteurs de ce volume se définissent eux-mêmes comme linguistes, sémioticiens, philosophes ou sémiologues, certains se réclamant de deux de ces catégories. Chacune de leur contribution propose une réflexion théorique sur un objet commun : le langage.

Dans le champ immense couvert par ce volume, des lignes de force apparaissent. La pensée saussurienne, d'abord, qui réunit les trois premières contributions. Celle de Claudine Normand forme « une sorte de bilan » (p. 7) de ses réflexions épistémologiques sur Saussure. Elle s'attache à dégager les principes fondamentaux de l'épistémologie saussurienne. Elle en distingue quatre : 1) Le point de vue crée l'objet ; 2) La conscience des sujets parlants sert de base à la description synchronique ; 3) La langue est une forme qu'organisent les concepts d'arbitraire et de valeur ; 4) La langue est soumise aux changements à travers le temps et relève de la sémiologie. Estanislao Sofia propose « une petite histoire de la notion saussurienne de valeur ». À la suite des travaux de Swiggers et d'Auroux (ou plus récemment de Capt-Artaud 1993 et de Haßler 2007, non mentionnés)¹, il montre en quoi ce concept saussurien est redevable à la tradition des synonymistes. Il s'intéresse ensuite aux difficultés que posent la définition de ce concept dans les écrits, parfois contradictoires, de Saussure. Enfin, il se penche sur l'un des problèmes interprétatifs, parmi les plus débattus, soulevé par ce concept : celui de l'articulation entre valeur et signification. Il montre à cette occasion que l'interprétation proposée par le « néo-saussurisme » (représenté par Bouquet et Rastier) ne diffère pas autant qu'elle le prétend des interprétations de la « tradition saussurienne » (Bally, Sechehaye, Frei, Godel, Gadet...). Anne-Gaëlle Toutain s'intéresse au traitement de la distinction diachronie/synchronie chez quatre grandes figures du structuralisme européen : Jakobson, Hjelmslev, Benveniste et Martinet. Elle conteste le prétendu « dépassement » de l'antinomie entre système et diachronie que revendique, par des voies différentes, chacun de ces auteurs. Avec le passage du système saussurien à la structure des structuralistes, montre-t-elle, la distinction synchronie/diachronie change de nature : elle n'est plus, comme chez Saussure, un point de vue constitutif de l'objet, mais un point de vue purement méthodologique posé sur une entité préétablie, la structure linguistique. Anne-Gaëlle Toutain critique la conception d'une synchronie dynamique défendue par Jakobson et Martinet,

¹ Capt-Artaud Marie-Claude, « Redouter, craindre, avoir peur... ou la plus belle pièce de l'héritage rhétorique », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 47, 1993, p. 25-36 et Haßler Gerda, « La notion de valeur saussurienne : continuité ou innovation ? », communication au colloque *Révolutions saussuriennes*, Genève, juin 2007, (disponible en ligne : <http://www.uni-potsdam.de/romanistik/hassler/pdf/Saussure.pdf>)

qu'elle analyse comme une délimitation arbitraire de tranches de diachronie résultant d'une projection de la perspective diachronique dans la synchronie. La contribution de Vladir Flores, porte sur la notion de *sujet de l'énonciation*. L'auteur relève, après Claudine Normand, que la distinction entre *sujet de l'énonciation* et *sujet de l'énoncé* prêté à Benveniste par plusieurs commentateurs n'apparaît pas les écrits du linguiste. Il se livre alors à l'analyse détaillée de plusieurs triades notionnelles dans les *Problèmes de linguistique générale* (langage/langue/langues ; Intersubjectivité/subjectivité/personne ; homme/locuteur/sujet). À partir de ces relevés et des propositions de Lacan, il ébauche une réflexion sur ce qu'il appelle « la syntaxe de l'énonciation » ou « les singularités énonciatives ».

Le texte suivant inaugure une section importante du livre consacrée au point de vue philosophique sur le langage. Il s'agit d'un entretien d'Antoine Culioli avec Dominique Ducard sur ses principales références philosophiques. Le rôle des stoïciens, de Wittgenstein et de Peirce dans sa réflexion sur l'activité de langage y est particulièrement abordé. Outre les références strictement philosophiques, Culioli insiste sur l'importance de la dimension transdisciplinaire de ses lectures : Leroi-Gourhan, Haudricourt, William James, « et tant d'autres qui vous forcent à ne pas vous en tenir à votre enclos académique » (p. 146). Jean-Claude Coquet interroge la relation entre *phusis* et *logos* à l'aune de son projet d'une fondation d'une phénoménologie du langage. Il montre, exemples à l'appui, que linguistes et philosophes du langage rabattent toutes leurs descriptions des productions linguistiques dans le champ du *logos*. Dans la lignée de Merleau-Ponty qui appelait à ne pas « réduire la perception à la pensée du percevoir », il plaide pour que l'on reconnaisse les « prédicats somatiques » spécifiques de la *phusis*. L'articulation entre le sensible et l'entendement est encore au cœur des deux chapitres suivants, dus à Pierre Caussat et à Herman Parret. Tous deux abordent le traitement du langage dans la philosophie allemande. Ils se concentrent sur ce « moment crucial de la philosophie contemporaine » (p. 187) où, de Hamann à Humboldt en passant par Herder, le langage s'imisce dans la métaphysique et conteste son exclusion de la raison kantienne. Pierre Caussat met en lumière l'apport d'Humboldt – « l'ouverture d'une sémiologie multimodale, foyer d'opérations instantes et concurrentes, courant des potentiels phonologiques aux enchaînements discursifs » (p. 207-208) – et son isolement aussi bien chez les philosophes que chez les linguistes. Herman Parret se propose de suivre ce qu'il appelle « l'invention du phonique » à travers l'œuvre de Herder. Il met en relation sa critique de Kant, son essai sur l'origine des langues (*Abhandlung über den Ursprung der Sprache* 1772) et ses écrits d'esthétique (*Viertes Kritisches Wäldchen* 1769 et *Plastik* 1770) qui instaurent une hiérarchie des sens où l'ouïe occupe une place centrale. Il montre, à partir de ce réseau, qu'Herder réévalue le rôle du corps et de la voix dans la réflexion sur l'art et sur le langage. Le texte de Michael Soubbotnik, consacré au second Wittgenstein, prolonge la réflexion sur la façon dont la philosophie pense le langage et son propre langage. Il clôt la section philosophique de l'ouvrage en faisant écho à des questionnements surgis dans l'entretien de Culioli. Soubbotnik examine deux thèses centrales de la pensée du langage de Wittgenstein – l'absence de métalangage et l'arbitraire de la grammaire –, puis il met en relation sa grammaire des concepts avec le « domaine notionnel » de la Théorie des Opérations Énonciatives (TOE) d'Antoine Culioli, cette dernière permettant d'articuler la description linguistique ancrée dans la diversité des langues avec l'activité de langage au sens

large. La description des notions dans le cadre de la TOE rejoint ainsi les questionnements wittgensteiniens sur les frontières des concepts et sur leur critère d'extension.

L'ouvrage s'achève avec le point de vue de deux sémioticiens. Sémir Badir revient sur le diagnostic, qui court depuis plusieurs décennies, de la crise de la sémiotique. Il fait ressortir dans l'émergence des études sémiotiques des années 50 et 60 la conjonction de trois facteurs importants : une demande sociale – l'étude de la communication de masse –, un modèle – la linguistique structurale qui permet d'aborder les objets sémiotiques comme des langages – et une imprégnation, celle de la philosophie du langage. Il analyse ce qui, depuis cette configuration originelle, explique les problèmes de la disciplinarisation de la sémiotique moderne : sa marginalisation face aux disciplines dont les domaines empiriques sont assignables, l'expansion croissante de ses objets, la stagnation de la demande sociale, l'hésitation entre un attachement aux méthodes structurales et à celles de la linguistique contemporaine... La sémiotique, selon Badir, doit prendre acte de son caractère interdisciplinaire et porter sa réflexion sur son projet épistémologique, celui d'une science, non pas du signe ou du sens, mais du langage. Driss Ablali, enfin, se penche sur les frontières de la sémiotique. La relation qu'entretient la sémiotique des premiers temps de l'école de Paris avec la linguistique révèle un écart irréductible, comme le montre la lecture que fait Greimas de Hjelmslev ou de Benveniste, dont il emprunte la notion d'énonciation sans sa pensée de la subjectivité. Le tournant continuiste de la sémiotique dans les années 80 qu'analyse Ablali, marqué par des problématiques cognitivistes et phénoménologiques, a accentué, selon lui, l'écart avec les sciences du langage. Le dialogue entre sémiotique et linguistique qu'il préconise en conclusion autour de la question du corpus redouble la préoccupation pour l'échange interdisciplinaire, constitutive de cet ouvrage collectif.

Pierre-Yves Testenoire
Université Sorbonne Nouvelle Paris 3 /
UMR7597 Histoire des Théories Linguistiques
pytestenoire@yahoo.fr